

Théorie du prolétariat. Une histoire



Théorie du prolétariat. Une histoire est une série en 8 épisodes de 55 minutes, diffusée au début du XXI^e siècle.

Synopsis

Sous forme de fiction historique, *Théorie du prolétariat. Une histoire* présente différentes étapes de la doctrine communiste, en général d'inspiration marxiste, du milieu du XIX^e siècle à nos jours.

Fiche technique

À la différence de films traitant également du socialisme et du communisme, par exemple ceux sur Antonio Gramsci¹, John Reed², Rosa Luxemburg³ ou sur la jeunesse de Marx⁴, non seulement cette série a été produite et diffusée hors commerce, mais elle a cette originalité qu'il est à peu près impossible d'y distinguer créateurs, producteurs, scénaristes, techniciens, acteurs, figurants, et même critiques, tous y interprétant leur propre rôle et ayant fréquemment fait le choix de l'anonymat.

Lieux de tournage : diverses capitales européennes. Les scènes se déroulant à Moscou ont été tournées à Vilnius.

Langues : allemand, anglais, français, néerlandais, russe, italien.

Développement

L'existence d'un pilote est attestée par des témoignages nombreux et contradictoires. Diverses versions semblent en avoir circulé, probablement entre juin et décembre 2009, sans qu'on puisse déterminer laquelle est l'originale. Certains la disent égarée, d'autres occultée.

Épisodes

Épisode 1 /

Théodore : La révolution de la classe la plus nombreuse

Au soir du Banquet communiste tenu à Belleville le 1^{er} juillet 1840, réunissant 1 200 participants et ponctué de toasts parmi lesquels « À l'émancipation du travailleur ! » et « À la communauté solidaire ! », l'un des organisateurs, Théodore, annonce qu' « *une ère nouvelle vient de commencer pour le monde* ». Il en voit la confirmation dans les grandes grèves qui secouent alors le pays, sur fond de paupérisation des masses laborieuses, d'émeutes, d'insurrections, d'organisations ouvrières naissantes, tandis qu'en Angleterre la puissante vague chartiste mêle revendications sociales et suffrage universel, mais bien peu remarquent qu'il s'agit d'un suffrage universel masculin.

Ce qu'un contemporain nomme « *le parti communiste* » ambitionne de remplacer la propriété privée par une propriété publique, celle d'un « *État démocratiquement constitué* », instaurant un gouvernement des travailleurs... ou du peuple.

Car la distinction est imprécise.

En effet, si Théodore pense la société en termes de classes, pour lui comme pour beaucoup de ceux qui animent ce « parti communiste », *classe* est synonyme de pauvres, d'ouvriers, de travailleurs manuels, de l'ensemble des hommes et femmes qui produisent toute la richesse sans rien posséder, et n'ont pour vivre que leur travail. « *La nation française est divisée en deux classes, la classe la plus nombreuse subit l'exploitation de la minorité* », et cette classe réunit prolétaires et masses populaires⁵.

Contre la bourgeoisie, il s'agit de compléter 1789 en réalisant maintenant l'égalité à la fois politique et sociale. La communauté des égaux sera la véritable république, réalisée par un prolétariat composé des ouvriers et des petits producteurs jusqu'ici privés de pouvoir politique. À une vision universaliste, on ajoute l'opposition de classe, mais qui est l'élément dynamique ? la classe, ou le peuple ?

Épisode 2 /

Karl M. : Une classe révolutionnaire parce qu'elle n'est pas une classe

Karl approuve Théodore d'exposer « *la doctrine du matérialisme comme doctrine de l'humanisme réel et comme la base logique du communisme.* »⁶

Mais Karl s'interroge. En compagnie de son ami Friedrich et notamment à la lumière d'une émeute de tisserands silésiens, premier grand soulèvement des prolétaires en Allemagne, il se demande quelle force historique pourrait accomplir « *la révolution radicale, l'émancipation générale et humaine* ».

Seule en est capable, répond Karl, « *une classe de la société bourgeoise qui ne soit pas une classe de la société bourgeoise, une classe qui soit la dissolution de toutes les classes* », qui ne peut s'émanciper sans émanciper avec elle toute la société par son « caractère universel », et assez nombreuse parce que « *résultant de la décomposition aiguë de la société* ». Or l'industrialisation crée partout cette classe⁷.

Quelques années plus tard, le communisme de Karl évoluant d'un humanisme radical à une analyse de classe, et son anthropologie s'enrichissant de la lecture des économistes classiques, il conçoit désormais avant tout le travail comme *travail salarié*.

Sans méconnaître la différence entre les luttes quotidiennes et le renversement du capitalisme, Karl et Friedrich n'y voient pas un fossé infranchissable. Rédigeant le *Manifeste* en 1848, ils écrivent que « *les ouvriers commencent par former des coalitions contre les bourgeois pour la défense de leurs salaires* », et « *ça et là, la lutte éclate en émeute* », mais « *le résultat véritable de leurs luttes est moins le succès immédiat que l'union grandissante des travailleurs* » qui les prépare à l'action révolutionnaire. Comme d'autre part « *petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes*

moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat », celui-ci « se recrute dans toutes les classes de la population », aussi « le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité ».

Pour autant, définir le prolétariat comme *une classe qui n'en est pas une*, car « *les conditions d'existence de la vieille société sont déjà détruites dans les conditions d'existence du prolétariat* », n'en demeure pas moins une définition paradoxale. Les auteurs pressentent peut-être qu'elle arrive trop tôt, puisqu'eux-mêmes cessent bientôt d'en faire une priorité. Leurs textes exposant cette théorie, très peu lus à l'époque, attendront le XX^e siècle avant d'être republiés⁸.

D'ailleurs, comme la fin de l'épisode le laisse supposer, la vision de la lutte des classes qui va l'emporter est plutôt celle d'une classe du travail salarié affrontant ses exploiters, mais sans constituer une classe vouée à se supprimer dans sa révolution et à abolir le travail.

Épisode 3 /

Vladimir : Une classe révolutionnaire par son organisation en parti

Un demi-siècle s'est écoulé. Vers 1900, progresse un puissant mouvement ouvrier, syndical et politique, présent jusque dans les parlements, avec lequel la bourgeoisie commence à devoir compter; surtout en Allemagne, également dans le reste de l'Europe et aux États-Unis, actif aussi en Pologne, en Russie... Pourtant, à l'exception de la Commune de Paris, nulle part la révolution annoncée au deuxième épisode n'a été accomplie, ni même tentée.

Pour Vladimir, le prolétariat, aujourd'hui dominé, est la classe de l'avenir parce qu'animatrice des forces productives et créatrice des richesses, contre une bourgeoisie de plus en plus parasite, rentière, historiquement superflue. Mais, pour s'affirmer en force révolutionnaire, il lui faut à la fois une organisation centralisée (comme celle réalisée en particulier par les socialistes allemands, Vladimir y insiste jusqu'en 1914), et une direction capable d'*apporter au prolétariat la conscience* de ce qu'il est, et de lui donner des objectifs révolutionnaires. Sinon, c'est « *l'écrasement complet de la conscience par la spontanéité* ».

Vladimir théorise ce qui distingue et pour lui sépare « lutte quotidienne » et action révolutionnaire : « *L'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste* ». Dans la lutte revendicative, explique-t-il, même par des méthodes radicales, les prolétaires se défendent, mais n'attaquent que les conséquences de leur exploitation, non ses causes : la domination de classe de la bourgeoisie. Le prolétariat restera pris dans « *l'économisme* » tant que la conscience de devoir et pouvoir faire sa révolution n'aura pas été introduite en lui de l'extérieur, et « *seulement de l'extérieur* : c'est-à-dire extérieurement à la lutte économique », par un corps de révolutionnaires professionnels.⁹

Après divers rebondissements spectaculaires, et contre toute attente, l'épisode s'achève en Russie par la victoire de Vladimir.

Épisode 4 /

Anton : Une classe révolutionnaire par son action autonome

Vingt ans ont passé. La presque totalité de la II^e Internationale socialiste a accepté la guerre de 1914 et, en 1919, la social-démocratie allemande a servi de clé de voûte politique à une contre-révolution armée triomphant sur des milliers de cadavres prolétariens. Si Vladimir et les bolchéviks ont pris le pouvoir en Russie, partout ailleurs les partis communistes et l'Internationale communiste (IC) échouent à renverser la bourgeoisie.

Dans un texte écrit en avril 1920, Anton explique la faillite du mouvement ouvrier et socialiste en 1914 par l'activité réformatrice telle qu'elle a été menée depuis des décennies. Les deux principales formes d'action, syndicale et parlementaire, ont favorisé la dépendance des masses prolétariennes vis-à-vis d'une couche dirigeante, souvent proche de l'intelligentsia bourgeoise. Dans un capitalisme en crise générale, la force de la bourgeoisie tient à « *l'absence*

d'autonomie et d'indépendance d'esprit » chez les prolétaires. Pourtant la lutte revendicative est une voie nécessaire, à condition que ses participants en gardent le contrôle. Le rôle du KAPD (Parti communiste *ouvrier* d'Allemagne, scission du Parti communiste soutenu par les communistes russes), dont Anton se fait le porte-parole, est justement d'inciter les masses à prendre confiance en elles, et non de les diriger à la façon d'un « *maître d'école* »¹⁰.

L'été suivant, après le deuxième congrès de l'IC, Anton constate l'isolement du KAPD, la progression de l'opportuniste dans l'Internationale, mais il demeure raisonnablement optimiste pour l'avenir du mouvement prolétarien en Europe et dans le monde.

Épisode 5 /

Herman : Une classe forcée d'être révolutionnaire contre tout

En mai 1920, Herman est une des cibles de l'attaque de Vladimir contre les communistes « infantiles » mais il réagit vivement¹¹. En novembre, espérant faire entendre une voix dissidente, il part pour Moscou accompagné de deux autres délégués du KAPD ; il y rencontre les dirigeants du parti bolchevique et ceux de l'Internationale communiste. Dans une ultime conversation avec Vladimir, Herman lui déclare : « *L'avenir dira lequel d'entre nous a raison* ».

Deux ans plus tard, le KAPD dépérit, et l'Internationale communiste *ouvrière* qu'il a lancée n'existe que dans les espoirs de ses fondateurs, mais Herman escompte malgré tout un renversement de situation.

Dans un texte-manifeste de cette nouvelle Internationale, il théorise la solitude – appelée à durer, estime-t-il – d'un prolétariat dont il dresse la longue liste des ennemis : la Russie en route vers le capitalisme, l'Asie, « *toutes les classes de tous les pays capitalistes* », les prolétaires qui suivent la III^e Internationale, et même « *le prolétariat du monde entier maintenant hostile au communisme* ». Les espérances d'Herman se limitent désormais aux seuls « *véritables pays favorables à la révolution* » : Angleterre, Allemagne et l'est des États-Unis, où le prolétariat sera capable de construire non « *des syndicats mais des organisations d'usine, non des partis parlementaires mais des conseils ouvriers (des soviets), et une dictature de classe, non de parti* »¹².

Au même moment, la tendance « d'Essen » du KAPD explique que ce n'est pas seulement la mainmise bureaucratique sur la classe ouvrière qui crée un cadre institutionnel où se perd l'énergie prolétarienne : c'est l'action pour l'amélioration des salaires et des conditions de travail qui enferme le prolétaire dans le capital et crée ainsi une force anti-révolutionnaire à partir de la classe ouvrière elle-même. En période de « crise mortelle » du capitalisme, affirme la tendance d'Essen, seules les luttes politiques ayant pour enjeu direct la question du pouvoir ont donc une portée révolutionnaire.

Épisode 6 /

Guy-Ernest : Une classe révolutionnaire parce qu'en lutte contre le qualitatif

Quarante ans plus tard, la social-démocratie est devenue cogérante du capitalisme en rivalité avec des partis staliniens solidement implantés dans des pays comme la France et l'Italie. Mais des grèves sauvages surgissent, coïncidant avec un début de remise en cause du mode de vie capitaliste apporté par « la prospérité » des années 1950-1980.

La prolétarisation contemporaine, explique Guy-Ernest, va bien au-delà des ouvriers d'usine : elle englobe tous ceux que la société marchande et spectaculaire prive de contrôle sur leur vie. Au-delà des revendications quantitatives, une révolution est possible parce que dirigée à la fois contre la misère réellement imposée et contre la fausse richesse promise.

Revenant aux fondements de la théorie communiste des années 1840, Guy-Ernest réinterprète les pages longtemps oubliées où Karl commentait l'émeute des tisserands silésiens (Épisode 2) : « *quand bien même elle ne se produirait que dans un seul district industriel* »,

écrivait Karl en 1844, « *une révolution sociale se place au point de vue de la totalité, parce qu'elle est une protestation de l'homme contre la vie déshumanisée* »¹³.

Guy-Ernest en voit la démonstration et l'actualisation dans l'émeute de Watts qui secoue Los Angeles en 1965 : « *Une révolte contre le spectacle se situe au niveau de la totalité* », elle a un caractère « *universel* »¹⁴.

Mais, malgré la plus grande grève générale de l'histoire en France en mai-juin 1968, une décennie de luttes en Italie approchant d'un seuil insurrectionnel, et des grèves sauvages qui se multiplient un peu partout, l'assaut prolétarien est finalement contenu.

Guy-Ernest se suicide à la fin de l'épisode.

Épisode 7 /

Roland : Une classe révolutionnaire quand elle ne peut plus s'affirmer comme classe du travail

Le XX^e siècle s'achevant, Roland reprend l'interrogation communiste fondamentale : « *comment le prolétariat agissant strictement en tant que classe de ce mode de production, dans sa contradiction avec le capital à l'intérieur du mode de production capitaliste, peut-il abolir les classes, donc lui-même, c'est-à-dire produire le communisme ?* »

Pour Roland, « *La crise de la fin des années 60/début des années 70 est la première crise du capital en subsomption réelle du travail sous le capital, elle marque la fin de tous les cycles antérieurs qui depuis le début du XIX^e siècle avaient pour contenu immédiat et pour objectif la montée en puissance de la classe à l'intérieur même du mode de production capitaliste et son affirmation en tant que classe du travail productif, au travers de la prise du pouvoir et de l'instauration d'une période de transition. Pratiquement et théoriquement, le programmatisme désigne toute cette période de la lutte de classe du prolétariat.* »

Restructuration du capital, chômage croissant, déclin des syndicats, dépérissement ou disparition des partis communistes, glissement social-libéral des partis socialistes... selon Roland, « *c'est tout un cycle de luttes, dans sa diversité et ses contradictions, qui a été défait dans les années 1970 et au début des années 1980. La restructuration est essentiellement contre-révolution. Son résultat essentiel, depuis le début des années 1980, est la disparition de toute identité ouvrière produite, reproduite et confirmée à l'intérieur du mode de production capitaliste.* »

Jusque-là, le prolétariat était prisonnier d'une pratique et d'une identité qui l'enfermaient dans la simple affirmation d'une classe du travail, contre le capital mais à côté de lui, adversaire et partenaire, avec tout ce que cela entraîne : syndicalisme, parlementarisme, participation aux institutions bourgeoises, glorification du travail, culte des forces productives... Il en résultait un mouvement ouvrier souvent puissant, invariablement indifférent ou hostile à la révolution. Mais aujourd'hui, heureusement, le passage à une domination capitaliste totale sur la société ne laisse ni espace social, ni marge de manœuvre à des prolétaires désormais incapables de s'organiser en classe *dans* le capitalisme. Revendiquer une amélioration de leur sort leur étant de moins en moins possible, ils sont conduits à engager un nouveau cycle de lutte où ils sont directement confrontés à la nécessité de leur auto-dissolution comme classe du travail.

« *Le prolétariat ne porte plus aucun projet de réorganisation sociale comme affirmation de ce qu'il est ; en contradiction avec le capital, il est, dans la dynamique de la lutte de classe, en contradiction avec sa propre existence comme classe. C'est maintenant le contenu et l'enjeu de la lutte des classes* »¹⁵.

Mais est-ce vraiment le cycle final ?

Épisode 8 /

Karl N. : Une classe révolutionnaire quand elle n'agit pas en classe de la société capitaliste

À son tour, Karl reprend le dilemme séculaire du lien entre « luttes quotidiennes » et « remise en cause globale », entre défense du travail face au capital et attaque par les prolétaires des fondements du capitalisme.

Karl reconnaît l'épuisement d'un mouvement ouvrier, et le fait que le travail organisé ne crée pas de nouvelles structures d'ampleur comparable avec ce qu'étaient par exemple la CGIL italienne, ou autrefois aux États-Unis les syndicats « industriels » du Congress of Industrial Organizations (CIO). Mais, pour lui, le Labour britannique, la CGT française, la CNT espagnole, ou les grands syndicats américains... et les pratiques qui les ont fait vivre, n'étaient que des formes historiques d'organisation liées à une époque, celle qui, globalement, va de la crise de 1929 aux années quatre-vingt et succédait à d'autres : le « mouvement ouvrier » n'était pas le même en 1867, 1891 ou 1930. Tant qu'existe le rapport travail salarié/capital, le travail résiste et s'organise comme il peut, même dans les conditions les plus défavorables. D'ailleurs, à notre époque, l'affaiblissement indéniable des syndicats européens et américains coïncide avec un syndicalisme dynamique dans les régions industrielles d'Asie.

La révolution prolétarienne n'est pas l'auto-réalisation du prolétariat : elle sera son auto-abolition. Mais Karl refuse de séparer l'histoire capitaliste en deux époques, une première où les prolétaires n'auraient pu que s'affirmer en tant que travailleurs, la seconde – aujourd'hui - où ils ne pourraient que lutter pour s'abolir en tant que classe du travail. À son avis, le capitalisme dit mondialisé n'a ni dissout le prolétariat, ni créé les conditions d'une inévitable révolution qu'aucune « loi de l'histoire » ne saurait prouver.

Les prolétaires n'essaient certainement plus de s'affirmer en tant que travailleurs ou producteurs, mais Karl n'y voit aucune manifestation de l'émergence actuelle d'un nouveau cycle de luttes où désormais ils viseraient directement l'exploitation capitaliste¹⁶.

La dernière scène de l'épisode, et de la série, se déroule dans un grenier dont la fenêtre, ouverte, donne sur le beffroi d'une ville flamande non identifiée. Lors d'un dialogue avec une femme dont le visage reste dans l'ombre, Karl expose sa vision du rapport entre capital et travail :

– Je sais que mon point de vue laisse sur leur faim ceux qui exigent des garanties théoriques roboratives. Mais au fond je n'ai qu'une certitude : l'existence contradictoire du capital et du prolétariat. Et cette réalité contradictoire continue de fonder, et elle seule, la possibilité du communisme.

– Mais alors, la révolution n'est pas assurée, elle serait seulement possible ?

– C'est déjà beaucoup !

Diffusion

Produite, malgré l'ampleur des moyens mis en œuvre, dans une grande discrétion, *Théorie du prolétariat. Une histoire* n'a pas connu les circuits de distribution habituels, et ne s'est diffusé que sur Internet et les réseaux sociaux, sans droits d'auteur, régulièrement mis en ligne en streaming et sous-titrés en une trentaine de langues. La multiplicité des canaux de diffusion fait qu'il est difficile d'en connaître l'audience réelle. Le nombre de spectateurs serait toutefois estimé à plus d'un milliard¹⁷, résultat légèrement supérieur à celui du film *Who's For Tennis*, autre OVNI jamais distribué en salle et seulement visible sur la Toile¹⁸.

Il existerait des versions pirates détournées, l'épisode 6 n'étant plus consacré à « Guy-Ernest » mais à « Amadeo ».

Réception

Une série aussi inclassable et sur un sujet si polémique ne pouvait manquer d'attirer les commentaires.

Sur la base de 69 critiques issues de la communauté créative, Metacritic lui a accordé une note de 82 sur 100, signifiant que la série a été « plébiscitée par le public » (évaluation cependant contestée en raison des critères de pondération habituels à ce site Web)¹⁹.

En fait, compte-tenu des conditions de production et de distribution, et du choix d'une quasi-clandestinité de la part des auteurs et de l'ensemble des participants, une tentative de bilan critique de *Théorie du prolétariat. Une histoire* échappe difficilement à la confusion. De l'avalanche d'interprétations et de commentaires, il est malgré tout possible de relever quatre reproches principaux adressés à la série.

1° : Le champ des théories du prolétariat (certaines, même, mises en pratique) s'étend très au-delà des huit options retenues par les scénaristes : « le prolétariat » a été entre autres théorisé par des anarchistes, des syndicalistes révolutionnaires, des communistes libertaires, et par une large gamme de socialistes et communistes, marxistes ou non.

2° : Il est étrange, voire absurde, de mettre sur un même plan des personnages historiques majeurs comme Vladimir Lénine et d'illustres inconnus.

3° : *Théorie du prolétariat. Une histoire* personnalise des théories qui dépassent de loin la figure de tel ou tel penseur. En privilégiant l'individu sur le collectif, la série participe d'une vision bourgeoise de l'histoire²⁰.

4° : En priorisant les discours d'hommes blancs (qui plus est, *a priori*, tous cisgenres), *Théorie du prolétariat. Une histoire* participe à l'invisibilisation de Flora Tristan, Rosa Luxemburg, Emma Goldman, Sylvia Pankhurst, W.E.B Du Bois, C.L.R. James, Grace Lee et James Boggs, Silvia Federici, Selma James, Saffron Nielssen... qui ont également traité du prolétariat²¹. L'épisode 5 a été accusé d'apologie du colonialisme et de racisme pour les propos d'Herman Gorter sur l'Asie, qui auraient mérité, a-t-on fait valoir, un *trigger warning*²².

Dans la très relative mesure où ils ont eu envie de répondre à ces objections, les auteurs de la série rappellent avoir seulement réalisé *une* histoire de la théorie du prolétariat, en se donnant la liberté de la traiter à partir d'un fil conducteur qui leur semble particulièrement pertinent : le rapport entre la lutte salariale et l'abolition du salariat, question au cœur de la théorie communiste depuis les années 1840. *Théorie du prolétariat. Une histoire* se concentre donc délibérément sur les théories qui s'interrogent sur ce qui relie la résistance au capital à la destruction du couple capital/travail salarié.

« *Que je sache, l'histoire n'a encore donné raison à personne. À bien regarder, notre série n'est pas plus partielle, et certainement moins limitée que tant d'autres récits sur le sujet. Elle exige simplement un spectateur doté d'un minimum d'esprit critique, et peut-être d'un brin d'humour.* »²³

Ce sont les épisodes 6, 7 et 8 qui ont suscité le plus de controverses. Quelques-uns soutiennent que Guy Debord s'intéressait assez peu à la lutte de classe²⁴. Des polémiques parfois obscures ont été échangées autour des concepts de « programmatisme » et de « nouveau cycle de lutte ». Les tenants de cette théorie considèrent Karl Nesic (qui a inspiré le personnage de Karl N.) comme partisan d'une « nature » a-historique du prolétariat qui aboutirait à la vision normative d'une théorie communiste intemporelle. Leurs détracteurs considèrent quant à eux qu'il n'y a pas de phase capitaliste où les prolétaires auraient pour seule issue la révolution et que, à notre époque, rien ne démontre l'inexistence ou l'impossibilité d'un (nouveau ?) réformisme.

Ce débat souvent ténébreux laisse supposer qu'une deuxième saison est d'ores et déjà en préparation, réalisée par d'autres, que personne ne connaît encore, probablement tout aussi anonymes. Des rumeurs circulent quant au tournage d'une nouvelle série se déroulant dans le même univers, *Communisme*.

W. K. P. (février 2020)

(article initialement publié sur <https://ddt21.noblogs.org>)

- 1Antonio Gramsci : *i giorni del carcere*, film de Lino Del Fra, 1977.
- 2Reds, biographie de John Reed, réalisé par Warren Beatty, 1981.
- 3Rosa Luxemburg, mis en scène par Margarethe von Trotta, 1985.
- 4Le jeune Karl Marx, film de Raoul Peck, 2017.
- 5Théodore Dezamy, *Code de la communauté*, 1842 :
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6501q/f1.image.texteImage>
Alain Maillard, *La Communauté des Egaux. Le communisme néo-babouviste dans la France des années 1840*, Kimé, 1999.
Jacques Grandjonc, *Communisme/Kommunismus/Communism, 1785-1842*, Editions des Malassis, 2013.
- 6Karl Marx, Friedrich Engels, *La Sainte Famille*, 1844, chap. VI.3.d.
http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/sainte_famille/sainte_famille.pdf
- 7Karl Marx, *Pour la Question juive et Pour une critique de la philosophie du Droit de Hegel*, in *Philosophie*, Gallimard, Folio, 1994 (section « Argent, État, prolétariat »).
- 8Par exemple, *Pour la Question juive* ne sera republié qu'en 1902, et *La Sainte-Famille* seulement en 1932, avec une diffusion des plus limitées.
- 9Lénine, *Que faire ?*, 1902 :
<https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1902/02/19020200.htm>
- 10Serge Bricianer, *Pannekoek et les conseils ouvriers*, EDI, 1969.
- 11Herman Gorter, *Réponse à Lénine. Lettre ouverte au camarade Lénine*, Introduction de Serge Bricianer, Spartacus, 1979.
- 12Divers textes d'Herman Gorter :
<https://bataillesocialiste.wordpress.com/gorter-1864-1927/>
- 13Karl Marx, *Gloses marginales à « Le Roi de Prusse & la réforme sociale »* :
<http://revueinvariance.pagesperso-orange.fr/glosesprussien.html>
- 14« Le Déclin et la chute de l'économie spectaculaire marchande », *Internationale Situationniste*, n° 10, 1966.
https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/internationale_situationniste_10.pdf
- 15« Qui sommes-nous ? », *Théorie Communiste*.
<https://sites.google.com/site/theoriecommuniste/la-revue>
Notamment les numéros 14 (1997), 18 (« Éditorial », 2003), et 19 (2004).
- 16Karl Nesic, *Un autre regard sur le communisme et son devenir*, et *Crise sociale/Mythes et réalités*, L'Harmattan, 1996.
L'Appel du vide, 2003 : <https://troploin.fr/node/18>
Deux ou trois raisons de ne pas désespérer, 2012. <https://troploin.fr/node/27>
- 17« Indie Series That Defied Rules : Nearly One Billion Viewers », *Variety*, 12 Juin 2016.
- 18« "Who's For Tennis ? " : A Sex Oddity », *Total Film Christmas Film Guide*, 2011.
- 19Metacritic, *Best Movies of the Decade 2010-19*.

20« Nouvel avatar de la vision bourgeoise de l'histoire ! », *Revue Internationale*, 24 Janvier 2015.

21« Dead White Male Eurocentric Cisgender Communist Theoreticians », *InterseXion Quarterly*, Automne 2015.

22Valentine Matilda, « Denotational Functions of Neo-Coloniality », *Capital, Class and Subalternity*, Juillet-Septembre 2017.

23Déclaration d'une participante, rapportée dans *Dead Letter Box*, Juin 2011.

24« Situationist Phantoms », *Red Banner*, 17-23 Mai 2015.